



Le miroir du déni

Si le déni est souvent considéré comme le résultat d'un traumatisme, il résulte aussi d'un ordre social : la société est en effet basée sur une dissociation du naturel et du culturel, que l'individu intègre *via* l'éducation.

Guillaume VON DER WEID

Professeur de philosophie.

« Docteur, ma femme se prend pour une poule! – Eh bien, amenez-la moi! – J'aurais bien voulu, mais j'ai besoin des œufs. » Cette plaisanterie,

reprise par Woody Allen dans *Annie Hall*, résume la contradiction humaine de rêver un monde imaginaire tout en espérant en tirer des bienfaits réels. De fait, depuis le



© Alfio Giurato.

péché originel qui a détruit l'ordre divin, la négation des évidences empiriques par la recherche du vrai chez Platon (1) ou Descartes (2), jusqu'à l'esprit hégélien qui se développe par négations successives (3), l'humanité semble se caractériser par son opposition au monde tel qu'il est. Nous voulons autre chose que le réel, nous voulons mieux, nous voulons tout. Mais du coup, nous ne sommes jamais complètement à notre place, décalés, désespérés, ou délirants.

Face à cette discordance, deux options : soit accepter le réel tel qu'il est quitte à renoncer à nos désirs, soit le nier à leur profit. La première est habituellement dévolue à la philosophie qui prône l'ajustement au réel et prescrit les moyens

rationnels pour l'atteindre (« *Docteur, ma femme se prend pour une poule* »). La seconde est celle du déni, qui veut sauver les apparences tout en s'y enfonçant (« *j'ai besoin des œufs* »). Mais alors que la première option ouvre un champ infini de possibilités, la seconde réduit la liberté d'un individu qui non seulement nie le réel, mais nie qu'il le nie, murant en lui-même la frontière entre ce qui veut vivre et ce qui ne le peut pas.

On verra que le déni pose trois problèmes enchassés. Le premier est celui qu'on pourrait qualifier de pathologique, caractérisant le déni comme une réaction catastrophique face à une situation traumatisante. Le deuxième est celui de la possibilité même de la dissociation psychique du déni, qui réclamera une approche plus empirique,

faisant la part du mécanisme psychique et de la conduite humaine qui la sous-tend. Approche qui révélera enfin, à la racine du déni, une division structurelle renvoyant à cette société qui, suivant la formule de Freud, nous oblige à servir plusieurs maîtres à la fois (4).

LE DÉNI MALADIE

Mais qu'est-ce que le déni ? Le déni n'est pas simplement la négation d'une chose, un simple signe ajouté à cette chose (5) et sans effet sur elle, sauf pour la pensée enfantine qui pense que si les mots peuvent reproduire les choses, ils peuvent également les faire disparaître. Le déni se distingue également de la dénégation et du mensonge, qui connaissent ce dont ils sont le rejet ou

la dissimulation, tandis que le déni ignore l'état du monde qu'il fait disparaître, comparable en cela à une décision de justice qui, frappant une loi de nullité, restaure un monde où elle n'a jamais existé (6). Sans préjuger de l'homogénéité nosologique des différents types de dénis, donnons-en pour commencer deux exemples opposés, le déni de grossesse (voir l'article de B. Bayle, p. 60) et le déni de maigreur, l'anorexie (voir l'article de K. Driffield, p. 54). Dans les deux cas, c'est le corps qui est l'objet du déni. Le corps comme un poids qui cache une vie dont on ne veut pas (biologique pour la grossesse, sexuelle pour l'anorexie). Dans les deux cas, il conduit à des évaluations erronées des symptômes de la grossesse ou des signes de la maigreur. Le corps est l'objet d'un refus mental qui s'ignore lui-même pour mieux persévérer, avec au bout, la naissance ou la mort. Réaction vitale. Comme si la vie, pour se préserver, devait exclure une partie de la réalité, tout en souffrant finalement de cette exclusion, le déni répondant ainsi à la définition que fait Canguilhem de la maladie, comme une norme inférieure à celle de la santé (7). La question est alors de savoir pourquoi on bascule d'une norme conciliante, d'une philosophie de l'ajustement, à une guerre des mondes.

LA CONSCIENCE RENVERSÉE

Le déni est une réaction inconsciente (et pour ainsi dire physique puisqu'elle concerne le corps), une réaction à une contradiction excessive entre le monde attendu et le monde réel. Il permet d'échapper à l'antinomie en faisant disparaître l'un des termes. C'est donc un mécanisme très proche du concept psychanalytique de refoulement, où une pulsion insupportable est rejetée par l'esprit dans une zone inaccessible à la conscience, comme un virus dangereux dans la pièce étanche d'un laboratoire. Pour Freud, le déni prend deux formes, la névrose, qui consiste à importer la partie du monde qui ne convient pas (menant à la répétition de ce qui a été introjecté), et la psychose qui, à l'inverse, exporte la réalité interne sur le monde (menant à l'hallucination de ce qui a été projeté) (8). La personne maintient alors son intégrité au détriment du réel. Mais la conscience est alors à contre-emploi. Alors qu'elle est destinée à protéger et prolonger le corps par sa capacité à saisir le réel à distance, le déni inverse

sa logique en découpant le monde selon ses propres priorités. En repoussant l'impossible du monde mental hors du monde réel, il franchit la barrière du conscient et devient une barrière à la conscience. Entre le jeu de la négation, le refus de la dénégation, la tromperie du mensonge et l'effacement du déni, on a donc une différence de nature et non de degré, entre des actes conscients qui appuient le pouvoir de l'individu et des actes inconscients qui limitent son horizon. La question est alors de savoir comment on peut « oublier » quelque chose volontairement.

DÉPASSER LA BOÎTE NOIRE DU DÉNI

Pour expliquer le déni, on dispose de deux grilles de lecture. La grille neurologique, qui en fait la conséquence d'une dysfonction cérébrale conduisant à un affaiblissement de la conscience de soi (le « faible *insight* » (9)), et la grille psychanalytique, qui l'interprète comme un mécanisme de défense psychologique. L'une renvoie à une défaillance matérielle, l'autre à un stratagème mental. Mais toutes deux s'accordent pour sortir le déni de la conscience, l'une par défaut (altération neurologique), l'autre par excès (prépondérance psychique). Or l'intérêt du concept de déni est précisément de se tenir « à la frontière » du conscient et de l'inconscient (anorexie), de l'esprit et du corps (déni de grossesse), du moi et de l'autre (déni du deuil), de la nature et de l'addiction (déni alcoolique : « *L'alcoolisme est la seule maladie qu'on cache à son médecin* » (10)). Il s'agit de penser le déni sans le transformer en une boîte noire dont seuls le scalpel de la neurologie ou le secret du divan détiendraient les clés. Cette attention aux formes quotidiennes du déni, en détectant ses premiers signes, a également la vertu de le rendre plus facilement traitable, comme on le voit avec l'anorexie ou l'alcoolisme qui, une fois installés, imprègnent si profondément le monde de la personne qu'ils en deviennent aussi incurables que l'amour proustien (11). De fait, nous faisons tous l'expérience du déni, qui n'est que la radicalisation de la « négativité originaire » que nous avons à l'égard du monde (12), et dont les formes sont aussi diverses que nos modes de rapport à lui. Ainsi, la première forme du déni est sans doute l'illusion qui, selon Freud, résulte de notre tendance à prendre nos rêves pour la réalité (13). Le déni peut aussi provenir des contradictions de

nos facultés mentales, comme le résume avec drôlerie la formule de Madame du Deffand, femme de lettres du XVIII^e siècle : « *Je ne crois pas aux fantômes, mais j'en ai peur* » (14). Dans le même ordre d'idées, Casanova raconte comment, alors qu'il jouait un tour à des paysans crédules en se faisant passer pour un magicien, un orage éclata et, des éclairs frappant non loin de lui, le poussa malgré lui à se réfugier dans le cercle qu'il avait tracé au sol au cours de sa supercherie, croyant fermement qu'il y serait protégé de la foudre (15).

LE DÉNI COMME CONDUITE HUMAINE

C'est dire que le déni ne saurait entièrement éclipser notre liberté. Sartre définit la « mauvaise foi » comme une fuite devant l'angoisse d'avoir à faire des choix. Il prend l'exemple d'une femme qui veut se cacher à elle-même la finalité sexuelle des compliments d'un homme qui la courtise, en divisant le réel en deux, entre l'idéalisation des « premières approches » d'une part, et la réalité des gestes et des mots qui l'accompagnent d'autre part. Elle peut ainsi rester dans l'entre-deux de la séduction, « ni consentante, ni résistante » (16). Il n'y a pas « mensonge » à proprement parler, mais concentration de l'esprit sur un aspect particulier des choses.

La théorie de l'« effet secondaire » (17) est une autre explication intéressante de la scission mentale à l'origine du déni. La conscience étant incapable de viser certaines choses directement, comme le sommeil, la spontanéité, l'oubli d'une mélodie obsédante ou encore la générosité, puisque vouloir être généreux conduit à instrumentaliser la générosité pour des motifs non généreux (18) (reconnaissance, estime de soi...), elle peut choisir de les viser indirectement, à travers d'autres choses susceptibles de les produire. Par exemple lire un livre pour dormir, écouter une autre musique pour oublier une mélodie, mettre en place un prélèvement automatique pour cesser de s'autocongratuler, célébrer ou maudire les événements pour se justifier de boire, se trouver grosse pour déssexualiser son corps ou encore faire les comptes du ménage pour se distraire du plaisir sexuel (19). L'« oubli conscient » du but est la condition pour l'atteindre.

Aussi le déni est-il plutôt le résultat d'une dynamique existentielle que d'un

acte psychique. D'une conduite transverse qui consiste à illuminer un aspect des choses pour en voiler un autre. Conduite qu'on pourrait étendre aux autres formes de déni par la notion de synecdoque (20), qui donne au tout les qualités de la partie (21), à la conquête amoureuse celles des compliments, à la grossesse celles des symptômes locaux, au corps décharné celles des dernières graisses, à la mort l'écho d'un vide momentané, à l'addiction le charme ingénu du petit verre... À chaque fois, le réel est distordu par un attachement exorbitant à une partie du réel, qui en estompe l'image complète, et abolit la possibilité d'un consensus. Partition du réel plutôt que perte de repère. C'est du global, du collectif, qu'il faut donc repartir.

LA SCISSION SOCIALE

Sauf que le déni a des racines sociales qui peuvent court-circuiter le soin en donnant aux aidants le rôle de juges et parties. La société est en effet basée sur une dissociation du naturel et du culturel que l'éducation consiste à intégrer dans l'individu lors du processus de subjectivation (22). Le déni ne serait alors que la réplication subjective de cette première distanciation, qu'il s'agisse du sacré qui contient la violence (23), des normes sociales nécessairement méconnues (24) ou encore du « détour » rationnel lui-même (25), comme l'illustre la célèbre fable du laboureur : celui-ci raconte à ses enfants qu'un trésor se trouve dans le champ qu'il leur lègue, pour qu'à sa recherche, ils le labourent avec une énergie que la lointaine et aléatoire rétribution de la récolte n'aurait jamais suffi à motiver (26). L'individu semble ainsi soumis, dès le départ, à des conduites qui supposent, en un sens, l'oubli de leur principe réel (27).

Le déni n'est donc pas seulement la conséquence psychologique d'un traumatisme ou d'un choix : il est le rejeton d'un principe social, d'une exigence muette et infinie qui pèse sur ce que je suis, et peut produire les pires tragédies. Christopher Browning a montré comment, pendant la Seconde Guerre mondiale, quelques centaines d'hommes parfaitement intégrés, pères de famille, peu imprégnés par l'idéologie nazie et en capacité de refuser les ordres, s'étaient malgré tout transformés en soldats sanguinaires exécutant des dizaines de milliers de Juifs

polonais. Le déni de l'horreur ne vient pas ici d'une quelconque pathologie mentale, mais d'un conformisme social. Résister aux ordres, « *c'était commettre une action asociale à l'égard de ses propres camarades.* » (28) Phénomène analogue à l'expérience de Milgram où, dans une mise en scène où ils croyaient participer à des expérimentations psychologiques, des « Américains moyens » étaient allés jusqu'à infliger des souffrances mortelles à des cobayes (en réalité des acteurs) pour éviter le coût psychologique de la désobéissance (29). « *La banalité du mal* » d'Hannah Arendt dénonce également ce déni d'humanité qui, par une simple « absence de pensée », nous déshumanise entièrement (30).

Sans aller jusqu'à ces extrémités, le déni est aussi présent dans le monde du travail. On sait que les professions dangereuses ont tendance à minimiser les risques auxquelles elles sont soumises pour répondre aux exigences du métier (31). De même, le procès de France Télécom a récemment montré comment d'aveugles impératifs de rentabilité avaient conduits à des conséquences d'autant plus désastreuses que nos sociétés de la performance font peu de place à l'expérience de l'échec et à sa formulation. Et aux dénis des uns répond celui des autres. Au déni du risque répond celui de la peur, à celui de la maltraitance professionnelle celui du burn-out et de la dépression. Dénis symétriques dont la « culture du viol » est l'illustration emblématique, au déni des criminels répondant la culpabilité des victimes. Dénis symétriques où la perte d'humanité conduit à la perte de soi, comme si le déni était le miroir tronqué du monde où quelque chose en nous nous enjoignait de vivre une vie qui n'est pas la nôtre.

CONCLUSION

Le déni a ainsi trois couches superposées, la couche psychologique du refoulement, la couche existentielle de la mauvaise foi et la couche politique de l'idéologie. Traiter le déni suppose donc d'accompagner ces trois éclaircissements de la prise de conscience, de la libération de l'action et de l'émancipation sociale. Que notre survie réclame aujourd'hui la révocation du déni environnemental montre combien l'intimité du sujet et le destin du monde sont liés (32). Nous devons nous passer des œufs.

1- Voir le célèbre mythe de la caverne, où Platon oppose le monde réel (les ombres au fond de la caverne) au monde des idées (la réalité extérieure). *La République*, Garnier-Flammarion, 2016, livre VII.

2- Voir l'invalidation complète du monde réel dans la Première méditation, incarnée par le « malin génie ». *Méditations métaphysiques*, GF, 2009.

3- « L'esprit n'acquiert sa vérité qu'en se trouvant lui-même dans la déchirure absolue. » Hegel (Georg Wilhelm Friedrich), *La phénoménologie de l'esprit*, Folio, Gallimard, 2002, p. 93-94.

4- « Un adage nous déconseille de servir deux maîtres à la fois. Pour le pauvre moi la chose est bien pire, il a à servir trois maîtres sévères et s'efforce de mettre de l'harmonie dans leurs exigences. Celles-ci sont toujours contradictoires et il paraît souvent impossible de les concilier; rien d'étonnant dès lors à ce que souvent le moi échoue dans sa mission. Les trois despotes sont le monde extérieur, le surmoi et le ça. » Freud (Sigmund), « La décomposition de la personnalité psychique », *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, Idées, NRF, 1971.

5- Comme le fait très justement remarquer Bergson : « Il y a plus, et non pas moins, dans l'idée d'un objet conçu comme "n'existant pas" que dans l'idée de ce même objet conçu comme "existant", car l'idée de l'objet "n'existant pas" est nécessairement l'idée de l'objet "existant", avec, en plus, la représentation d'une exclusion de cet objet par la réalité actuelle prise en bloc. » *L'évolution créatrice*, Félix Alcan, 1908, p. 310.

6- « Le déni ne porte pas seulement "sur une affirmation qu'on conteste", mais aussi "sur un droit ou un bien qu'on refuse", et dans ce dernier cas, il s'agit d'un "refus de ce qui est dû" comme pour un déni de justice ou un déni d'aliments : le refus est illégitime. » Laplanche et Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, PUF, 1984, p. 117.

7- « La maladie est une norme de vie, mais c'est une norme inférieure en ce sens qu'elle ne tolère aucun écart des conditions dans lesquelles elle vaut, incapable de se changer en une autre norme. » Canguilhem (Georges), *Le normal et le pathologique*, PUF, 2005, p. 120.

8- « La névrose ne dénie pas la réalité, elle veut seulement ne rien savoir d'elle; la psychose la dénie et cherche à la remplacer. [...] C'est ainsi que pour la névrose comme pour la psychose, la question qui vient à se poser n'est pas seulement celle de la perte de la réalité, mais aussi celle d'un substitut de la réalité. » Freud (Sigmund), « La perte de la réalité dans la névrose et la psychose », *Névrose, psychose et perversion*, PUF, 1973, p. 299-303.

9- Lysaker (P.H.), Whitney (K.A.), Davis (L.W.), « Awareness of illness in schizophrenia : associations with multiple assessments of executive function », *Journal of Neuropsychiatry and Clinical Neurosciences*, 18 (4), 2006, p. 516-520.

10- Gache, (Pascal), « Prise en charge du patient alcool-dépendant : préjugés et contre-attitudes », *Médecine et Hygiène*, 58, 2000, p. 1943-1946.

11- « Et cette maladie qu'était l'amour de Swann avait tellement multiplié, il était si étroitement mêlé à toutes les habitudes de Swann, à tous ses actes, à sa pensée, à sa santé, à son sommeil, à sa vie, même à ce qu'il désirait

pour après sa mort, il ne faisait tellement plus qu'un avec lui, qu'on n'aurait pas pu l'arracher de lui, sans le détruire lui-même à peu près tout entier : comme on dit en chirurgie, son amour n'était plus opérable. » Proust (Marcel), *Du côté de chez Swann*, Bouquins, Robert Laffont, p. 59-60.

12- « Alors que l'animal se glisse au sein du monde, l'homme est en face du monde. [...] L'homme devient conscience et la totalité mondaine réalité objective par la seule vertu d'une interruption de l'engagement vivant au sein du monde, d'une sorte de crispation, de retrait ou de recul au sein de la pure activité vitale. » Barbaras (Renaud), *Recherches phénoménologiques*, Beauchesne, 2019, p. 265.

13- *L'avenir d'une illusion*, PUF, Quadrige, 2013.

14- Ferrando (Stephania), « L'énigme de la croyance : l'apport du cas de Madame du Deffand pour comprendre le déni de réalité », *Interrogations*, n° 28, 2019. Le déni est la réponse à la « mise en rapport entre deux champs d'expérience différents, celui des théories réfléchies et celui des comportements, intriqués aux émotions. »

15- « Je vais tenter mon opération magique », *Histoire de ma vie*, Gallimard, Pléiade, tome 2, chapitre VII.

16- « [La mauvaise foi] est un certain art de former des concepts contradictoires, c'est-à-dire qui unissent en eux une idée et la négation de cette idée. Le concept de base qui est ainsi engendré utilise la double propriété de l'être humain, d'être une facticité et une transcendance. Ces deux aspects de la réalité humaine sont, à vrai dire, et doivent être susceptibles d'une coordination valable. Mais la mauvaise foi ne veut ni les coordonner ni les surmonter dans une synthèse. Il s'agit pour elle d'affirmer leur identité tout en conservant leurs différences. Il faut affirmer la facticité comme étant la transcendance et la transcendance comme étant la facticité, de façon qu'on puisse, dans l'instant où on saisit l'une, se trouver brusquement en face de l'autre. » Sartre (Jean-Paul), *L'Être et le Néant*, Gallimard, Tel, 2003, p. 91.

17- Elster (John) : *Sour Grapes : Studies in the Subversion of Rationality*, Cambridge University Press, 1983, p. 109-140.

18- Kant (Emmanuel) : « L'hétéronomie de la volonté comme source de tous les principes illégitimes de la moralité », *Fondement de la métaphysique des mœurs*, Classiques de la philosophie, Livre de poche, 1993, Section II.

19- « Chaque fois que j'ai pu pousser mes investigations assez loin, j'ai constaté que le nœud de la psychose était conscient. » Steckel (Wilhelm) : *La femme frigide*, Nrf, Gallimard, 1937, cité par Sartre dans *L'Être et le néant*, op. cit., p. 88.

20- Figure de rhétorique qui consiste à prendre le plus pour le moins, la matière pour l'objet, l'espèce pour le genre, la partie pour le tout, le singulier pour le pluriel ou inversement (ex. les mortels pour désigner les hommes; un fer pour une épée; une voile pour un navire...). Petit Robert, 1996.

21- Phénomène qui n'est pas sans rappeler les processus inconscients de condensation, déplacement et métonymie analysés par Freud dès *L'interprétation des rêves* (1900).

22- La théorie du « faux self » de Winnicott est particulièrement intéressante sur la question. Winnicott (Donald), « Distorsion du moi en fonction du vrai et du faux self », *Processus de maturation chez l'enfant*, Payot, 1989.

23- C'est le rôle du sacrifice qui détourne la violence contre son semblable d'une violence contre « des victimes réelles ou idéales, animées ou inanimées mais toujours non susceptibles d'être vengées... Il fournit à un appétit de violence dont la seule volonté ascétique ne peut venir à bout un exutoire partiel certes, temporaire, mais indéfiniment renouvelable [...]. Le sacrifice empêche les germes de violence de se développer. » Girard (René), *La violence et le sacré*, Pluriel, Hachette, 1972, p. 35.

24- « La perception première du monde social, loin d'être un simple reflet mécanique, est toujours un acte de connaissance qui fait intervenir des principes de construction extérieurs à l'objet construit saisi dans son immédiateté, mais qui, faute d'enfermer la maîtrise de ces principes et de leur relation à l'ordre réel qu'ils reproduisent, est un acte de méconnaissance, impliquant la forme la plus absolue de reconnaissance de l'ordre social » Bourdieu (Pierre), *La distinction*, Seuil, p. 549.

25- « L'être humain se caractérise par sa capacité à faire des détours pour mieux atteindre ses fins. Il sait faire un détour pour aller plus vite, se retenir temporairement de consommer et investir pour accroître sa consommation globale, refuser une occasion favorable afin d'atteindre une occasion plus favorable encore. [...] Celui qui veut

atteindre la lune et dont les efforts le font se retrouver au sommet d'un arbre doit se résoudre à mettre pied à terre avant de recourir à une technique plus efficace. [...] Rationalité instrumentale, justification du mal, logique économique : ces trois formes seraient étroitement solidaires et constitueraient la matrice de la Raison moderne. [...] Le sacrifice est un "coût de production" : c'est le détour indispensable à l'obtention du maximum de bien net. » Dupuy (Jean-Pierre), « Le détour et le sacrifice », *Esprit*, 274, mai 2001, p. 31-32.

26- La Fontaine (Jean de), *Le laboureur et ses enfants*, Fables, 9e fable, livre V.

27- « La coutume fait toute l'équité par cette seule raison qu'elle est reçue; c'est le fondement mystique de son autorité. Qui la ramène à son principe l'anéantit. » Pascal (Blaise), *Pensées*, Classiques, Livre de poche, 2000, 60-294.

28- Browning (Christopher), *Des hommes ordinaires : Le 101e bataillon de la police allemande et la solution finale en Pologne*, Les Belles Lettres, 1994, p. 243.

29- Milgram (Stanley), *Soumission à l'autorité*, Pluriel, Fayard, 2017.

30- Arendt (Hannah), *Eichmann à Jérusalem*, Folio Histoire, Gallimard, 1997.

31- Flanquart (Hervé), « Euphémiser ou nier les risques auxquels on est soumis : raisons et moyens. Exemples des risques industriels, nucléaires et routiers », in *Interrogations*, n° 28, 2019.

32- « L'effondrement est inévitable non parce que la connaissance scientifique de son advenue est trop incertaine, mais parce que la psychologie sociale qui habite les humains ne leur permettra probablement pas de prendre les bonnes décisions, au bon moment. Il existe souvent plusieurs manières de résoudre un problème local ou circonscrit, mais affronter tous les problèmes ensemble et globalement rend le coût d'éventuelles solutions si élevé que seul le déni s'avère être la réponse adaptée. C'est ce déni de masse qui garantit que l'effondrement est certain. » Cochet (Yves), Servigne (Pablo), Sinaï (Agnès), « Face à l'effondrement, il faut mettre en œuvre une nouvelle organisation sociale et culturelle », *Le Monde*, 22 juillet 2019.

Résumé : Qu'est-ce que le déni ? L'auteur relève trois problèmes enchassés. Sous l'angle pathologique, le déni peut être compris comme une réaction catastrophique face à une situation traumatisante. L'approche psychanalytique considère la dissociation psychique du déni. À la racine du déni, une division structurelle renvoie à l'ordre social, basé sur une dissociation du naturel et du culturel que l'éducation consiste à intégrer dans l'individu lors du processus de subjectivation. Le déni a ainsi trois couches superposées, la couche psychologique du refoulement, la couche existentielle de la mauvaise foi et la couche politique de l'idéologie.

Mots-clés : Déni – Influence sociale – Liberté – Philosophie – Processus psychique – Psychopathologie – Réalité – Refoulement.